

31. Val Richer, Jeudi 31 août 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Collection : [1837 \(25 août - 7 septembre\)](#) - [Voir les autres notices de cette collection](#)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

3 Fichier(s)

Les mots clés

[Autoportrait](#), [Famille Benckendorff](#), [Relation François-Dorothée](#)

Relations entre les lettres

Collection 1837 (25 août - 7 septembre)

Ce document *est une réponse à* :



[31. Paris, Lundi 28 août 1837, Dorothée de Lieven à François Guizot](#)

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

Présentation

Date 1837-08-31

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Incipit

- et à part le bonheur de vous voir, qui est bien quelque chose, j'en suis charmé.
- Oui, ceci et ma dernière réponse

Publication Lettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1, n°62/91-92

Information générales

Langue Français

Cote

- 125, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 1
- I/453-457

Nature du document Lettre autographe

Support copie numérisée de microfilm

Etat général du document Bon

Localisation du document Archives Nationales (Paris)

Transcription

N°31 Jeudi 31 3 h 1/2, du Val Richer.

Oui ceci est ma dernière réponse ; et à part le bonheur de vous voir qui est bien quelque chose, j'en suis charmé. Vous aimez mes lettres, me dites-vous. Vous êtes bien bonne. Je ne les aime pas moi. J'ai un grand défaut Madame. Je passe pour un homme raisonnable ; et je l'ai été, je le suis en effet avec tout le monde, dans le train habituel de la vie. Mais voici ma folie. Quand j'ai rencontré, quand j'ai goûté dans un coin, dans un seul coin, la perfection que Dieu laisse quelque fois tomber sur la terre la perfection de l'affection, de la vérité, de la liberté de l'intimité, de la confiance, de la conversation, de toutes choses enfin, petites ou grandes, je ne puis plus supporter que la moindre imperfection s'introduire que la moindre lacune se fasse sentir dans ce coin là. J'accepte l'insignifiance, le mensonge, tout le vide, l'incomplet, l'artificiel des relations humaines, et les formes et le langage qui conviennent à un fond si léger et si vain. Mais je me révolte, je souffre matériellement dans tous mes nerfs, quand les mêmes apparences, les mêmes réticences subsistent ou reparassent dans une relation en elle-même vraie et parfaite. Par ma raison, je reconnais la nécessité et je lui obéis ; par ma folie, je proteste et j'enrage. J'agis, je parle aussi sagement, j'espère aussi convenablement qu'un autre ; mais en agissant, en parlant des pensées autres que celles qu'expriment mes actions assiègent mon esprit ; des paroles autres que celles que je prononce, errent sur mes lèvres. Et de jour en jour le sentiment de ce désaccord monte dans mon cœur ; et l'humeur me gagne ; et je prends tout ce que je dis, tout ce que j'écris, en mépris et en déplaisir. Qu'on se passe du Paradis quand on ne l'a pas ; il le faut bien ; mais l'avoir, l'avoir à soi, et y vivre, s'y promener du même air que sur cette pauvre terre au milieu de la pauvre foule qui la remplit, c'est intolérable.

J'irai vous voir Madame et je perdrai pendant quelques jours ce sentiment. Et puis je le retrouverai. Et puis je retournerai le perdre encore près de vous, et pour bien plus longtemps, l'espère. Et je prie Dieu de ne pas prendre mon humeur au pied de la lettre et de me laisser mon Paradis. J'y compte ; vous m'en avez répété dans le n° 31, et en termes ravissants, la ravissante promesse.

10 heures

Vous avez très bien fait de finir amicalement votre lettre à M. de Lieven. Ce n'est point faiblesse, Madame ; c'est droiture et bonté de cœur, c'est respect pour vous-même, pour vos souvenirs, pour un lien ancien et puissant. Vous devez à la supériorité même qui vous a, si souvent rendu cette relation difficile, de mettre de votre côté tous les bons procédés, toutes les bonnes paroles. Il faut que tout le monde soit dans son tort avec vous. J'espère beaucoup que votre lettre au Comte Orloff et son intervention auprès de M. de Lieven feront finir de triste ennui intérieur. J'en suis très préoccupé pour vous ; j'en suis choqué, j'en suis affligé. Tout cela est bien au dessous de vous, et pourtant cela vous atteint. Nous en

reparlerons dimanche. J'ai bien des choses à vous dire à ce sujet. J'en ai infiniment à vous dire sur tous les sujets. Mais il y en a un qui prend tout le temps, et il en a bien le droit, car tout le temps ne lui suffit pas. J'ajourne tout à Dimanche excepté cet adieu toujours si doux, même à la veille de Dimanche. G.
Je serai chez vous à 1 heure et demie

Informations éditoriales

Numérotation de l'auteur125

Date précise de la lettreJeudi 31 août 1837

Heure3 h 1/2

DestinataireBenckendorf, Dorothee de (1785?-1857)

Lieu de destinationParis (France)

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionVal-Richer

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 31. *Val Richer, Jeudi 31 août 1837, François Guizot à Dorothee de Lieven*, 1837-08-31.

Éditeur : Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 26/01/2022 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/933>

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 17/03/2019 Dernière modification le 14/01/2020
